

nous identifions avec elle, nous visiterons le pauvre dans une telle situation d'esprit, que toujours nous aurons auprès de lui la position qui nous convient, et nous ferons tout le bien qu'il nous est possible de faire.

La douleur n'est ni pour la société ni pour l'individu un état transitoire, une conséquence passagère de quelques circonstances spéciales ou de déplorables erreurs; non, elle est une nécessité absolue de notre nature, un élément indispensable de notre perfection morale. Pourquoi donc la considérer comme un ennemi? Elle est pour nous, au contraire, un ami, mais un ami triste qui nous accompagne jusqu'au terme, sur la route de la vie.

Imaginons, par impossible, une société sans douleur, et au lieu de ce lieu de délices que nous voulions former, nous trouvons un séjour plein de monstres dégoûtants. Celui qui ne reçoit que d'agréables impressions est bientôt moralement et physiquement dégradé, avili sans ressource. Sans lutte, sans contrariété, sans abnégation, sans épreuve, sans sacrifice, sans douleur enfin, point de vertu, point de moralité possible. Eh! qu'est-ce donc qui transfère les instincts grossiers en affections sublimes?—La douleur.—L'amitié qui n'existe jamais sans d'amers jours d'épreuves; l'amour qui se purifie par la prière auprès du lit de mort ou sur une tombe